

## Le sacré et le profane dans *Au bonheur des limbes* de Mohamed Leftah

### The sacred and the profane in Mohamed Leftah's *Au bonheur des limbes*

**Mustapha SLITA**

Doctorant et professeur agrégé  
Université Ibn Tofail, FLLA de Kénitra, Maroc

**Abdellah ROMLI**

Enseignant-chercheur  
Université Ibn Tofail, FLLA de Kénitra, Maroc

#### Abstract

Mohamed Leftah's novel *Au bonheur des limbes* is part of a new writing style that disrupts the boundaries between the sacred and the profane, between the prescribed and the proscribed, between heaven and earth. Religion and eroticism are at the heart of the novel's main plot. Scenes of transgression and profanation are grafted onto excerpts and allusions to Quranic verses. The brothel space is seen as a space that is located outside the system of religious values, a profane place. The divine word mixes with sex and erotic and sensual writing. Intertextuality with the sacred text and reference to various religious myths are frequent in the novel. Leftah uses sexually marginalized characters in order to reveal the flaws of a sacrosanct moral order.

Le « sacré » est d'abord ce qui est digne d'un respect absolu. A un degré plus élevé, il est question de ce qui appartient au domaine de la religion, du divin, de l'interdit et de l'inviolable. Le sacré est le contraire de profane. Selon l'étymologie latine est « profane » ce qui reste au dehors d'un lieu sacré. Le « profane » est tout ce qui est étranger à la religion. Nous sommes donc en présence de deux termes fondamentalement opposés. Une opposition que nous retrouvons dans le roman *Au bonheur des limbes* de Mohammed Leftah. Les personnages du roman, des marginaux, sont obligés de fuir le monde de la surface et sont acculés dans une fosse sous-terrain d'un bar. C'est à croire que l'exposition au soleil leur est insupportable. Peut-être s'agit-il donc d'un « soleil noir »<sup>1</sup>, comme dirait Gérard de Nerval. Ou

---

<sup>1</sup> « Le soleil noir de la mélancolie », expression extraite du poème « El Desdichado » de Gérard de Nerval. L'expression suggère une vision apocalyptique, la fin du monde.

peut-être que « le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle. »<sup>1</sup>. Ces évocations poétiques rappellent que face aux oppresseurs de la cité solaire, l'écriture et la littérature constituent une arme de lutte pour les opprimés.

Les causes de cette lutte peuvent être multiples et complexes. Les représentants de la « cité solaire » lèvent l'étendard du sacré et ne tolèrent pas l'existence des figures du profane. On comprend alors que la tolérance et la coexistence ne font pas partie des valeurs des défenseurs du sacré. Posture toute désignée pour former des identités sinon « meurtrières »<sup>2</sup>, du moins exclusives.

Le roman de Mohamed Leftah est marqué par la transversalité et la fluidité dans le passage d'un thème à un autre ou d'une langue à une autre. En effet, dans le roman *Au Bonheur des limbes*, Mohamed Leftah brouille les représentations du sacré et du profane. Comment donc se traduisent les manifestations de cette dualité dans le roman leftahien ? Comment le sacré et le profane se définissent, s'entrelacent et se confrontent ? Quelle est la vision du monde qu'évoque le traitement romanesque de ces deux notions ?

Nous allons montrer en premier lieu que le sacré et le profane sont indissociables dans le roman. En deuxième lieu, nous verrons que le romancier fait de l'éloge du profane et décrie le sacré. En dernier lieu, nous démontrerons que l'écriture de Mohamed Leftah affiche un programme éthique et esthétique.

### **1. Du sacré au profane**

Au début du roman, le narrateur évoque le souvenir de son sevrage. Il inscrit sa mère dans le domaine du sacré comme le montre l'évocation de l'univers mythologique : « Comme si elle se fût métamorphosée en l'une de ces déesses antiques de la fertilité, dont le corps n'était qu'abandon, abondance et don » (Leftah, 2019, 9). La mère est sujet de sacralisation et de poétisation. Le narrateur évoque sa mère nimbée d'aura sacrée ainsi qu'en témoignent les fragments coraniques : « le paradis est sous le talon des mères » (Leftah, 2019, 11). La sacralisation de la figure de la mère est encore plus claire dans le roman à travers l'accumulation et l'enchaînement des fragments coraniques comme le souligne le passage suivant :

---

<sup>1</sup> Premier vers du poème « Spleen » LXXVIII, *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire. Le poème rappelle la soumission et l'enfermement par un ciel oppressant et destructeur. Comme le poète écrasé par le spleen, le personnage de Mohamed Leftah se trouve lui aussi sous la force des membres de la cité solaire, ceux qui défendent le ciel et méprisent la terre.

<sup>2</sup> Allusion à l'essai *Les Identités meurtrières* d'Amine Maalouf.

« Pour moi, ce petit sein [le sein maternel], qu'on prend à témoin est nimbé, que dis-je ! rayonne d'une poésie charnelle, cosmique, sacrée ; poésie sourdant de ma plus tendre enfance quand, fasciné, je découvrais ces versets commençants par des formules sacramentelles haletante, syncopées, que je me mettais sur-le-champ à psalmodier, à scander jusqu'à l'ivresse, jusqu'au vertige : "Par le ciel orné des douze signes", "Par le figuier et l'olivier", "Par l'aurore quand elle s'épanouit", "Par la nuit quand ses ténèbres s'épaississent", "Par le jour qui doit venir", "Par les coursiers qui courent à perdre haleine", "Par les anges qui arrachent les âmes des uns avec violence", "Par ce qui est double et ce qui est simple", "Par les anges qui les emportent doucement du sein des autres." » (Leftah, 2019, 12-13)

Après un incipit programmatique où la mère est sacralisée, le narrateur joue avec les isotopies de la boisson ou du liquide. Le lait est remplacé par le vin : « Le "sang de singe" qui allait être par la suite mon calice, de joie d'abord, avant de devenir mon calice de douleur » (Leftah, 2019, 10). De la mère, comme figure sacrée, le narrateur évoque la figure de la prostituée (domaine du profane) : « Elle se consacrait totalement à moi, me couvant affectueusement de ses yeux attentifs, doux, maternels » (Leftah, 2019, 15), « Pourquoi, plusieurs fois en parlant de Warda, ai-je suggéré le côté maternel qui me semblait émaner de son comportement et de ses sentiments à mon égard ? » (Leftah, 2019, 19)

Solange, la barmaid juive, est une athée dans le roman. Quand Lhadj lui demande de se convertir à l'islam pour pouvoir l'épouser, Solange refuse catégoriquement et se montre anti-religieuse : « Ne sais-tu donc pas que j'aime tant cette fosse parce que justement il n'y a ni dieu ni maître ? » (Leftah, 2019, 94), « Jamais ! Même si on me proposait tout l'or du monde, je ne me marierais plus. Quant à ma conversion à l'Islam, il faudrait d'abord me persuader que je suis une juive. » (Leftah, 2019, 100). Solange semble l'initiée d'un culte différent, en l'occurrence l'amour : « Moi, je suis une juive. Une chienne juive. Et voici l'amant que je chéris. Elle se penche sur la serpillière chaude, docile, et la caresse. » (Leftah, 2019, 52)

Il est important de souligner encore que Mohamed Leftah introduit la religion dans un espace propre au domaine du profane, en l'occurrence le bar. Celui-ci se situe selon le narrateur dans un monde limbique, « une fosse transfigurée, si loin des hommes et de leurs convenances, si loin du ciel et des religions révélées sous sa voûte embrasée. Les religions du salut personnel, comme on dit. » (Leftah, 2019, 71)

La profanation touche également aux lieux, à savoir, le cimetière. Considérée comme un lieu sacré, le cimetière est profané : « Les cimetières furent les lieux d'affirmation de toute une jeunesse qui y jouait aux cartes, buvait du vin, forniquait. » (Leftah, 2019, 91)

La mosquée jouxte le bain maure, devenu un lieu de débauche et de perversité. Le premier est un lieu du sacré et le deuxième du profane. De plus, dans le roman le hammam se transforme

en un endroit pour pratiquer une sexualité perverse et maudite par la communauté, en l'occurrence l'homosexualité : « Nous avons vu comment la douche, au lieu d'être un lieu de purification rituelle, comme le hammam traditionnel, se métamorphosa surnoisement en lupanar » (Leftah, 2019, 132). Sacré et profane se mêle dans le roman à travers la proximité des espaces antinomiques ainsi qu'en atteste clairement le passage suivant :

« Promiscuité des sacrés, mais aussi du sacré et du profane. La mosquée débouchait directement, à part l'artère principale qui longeait sur toute sa longueur le mellah, sur une venelle où, à pas plus d'une dizaine de pas, se trouvait la maison de Schlomo, qui faisait office de taverne clandestine, la vente du vin étant interdite pour les musulmans à cette époque du protectorat français. » (Leftah, 2019, 22)

Il est indispensable d'ajouter que la perte ou la mort du sacré est signalée encore dans le roman à travers la dégradation morale des personnages qui appartiennent au domaine du sacré. La déchéance et l'avilissement du sacré atteignent le paroxysme avec la figure du patriarche pédéraste. Le vieillard respecté, en plus du fait qu'il est originaire de Hijaz, région à forte charge sacrée, où se trouvent la Mecque et la Médine, il a toutes les qualifications appréciatives qui entourent cette figure de sagesse et de bienveillance. Dans l'imaginaire collectif, le patriarche, normalement constitué, atteint une vénération quasi-unanime. Le dévoilement de son vice le transfigure : « vieillard dont le visage avait viré à une couleur violacée, ses yeux de crapaud exorbités, effarants » (Leftah, 2019, 125), « ce fin lettré plein d'humour, était obligé de mentir, de louvoyer, de trahir l'amitié et l'hospitalité de ses amis [...] pour satisfaire ce *fassad*, cette corruption de son corps comme il disait. » (Leftah, 2019, 127)

De plus, l'homosexualité est une sexualité plus transgressive que la prostitution. *Au bonheur des limbes* met en scène des homosexuels qui transgressent les frontières morales et religieuses. C'est une sexualité anathématisée et honnie. C'est pour cette raison elle est pratiquée en cachette, dans l'ombre et dans des espaces obscurs. L'homosexualité est formellement interdite et rejetée par le système moral et social marocain. C'est dans ce sens que Mohamed Berrezzouk a écrit :

« Au Maroc, la *Doxa*, sous toutes ses formes, tient obstinément à exclure du circuit de la sexualité légitime, du sillage de l'érotisme normatif, toute pratique uraniste. Ce rejet s'explique par le fait que l'homosexualité ne s'inscrit pas dans ce que Michel Foucault appelle "l'économie stricte de la reproduction." Elle se situe aux antipodes de l'utilité sociale et éthique et conteste l'architectonique humaine fondée sur "l'harmonie et la séparation radicale des sexes." Ainsi la machine doxologique monte des discours qui la rangent, au même titre que la prostitution et la sodomie, sous l'étiquette de la sexualité perverse, de l'érotique déviante. » (Berrezzouk, 2019, 64)

L'homosexualité dans l'Islam est formellement condamnée parce qu'elle met en danger l'architecture morale de la sexualité arabe, qui est une sexualité hétérosexuelle. Dans *Au bonheur des limbes*, l'homosexualité se pratique dans des espaces obscurs, à savoir le hammam.

Car, l'homosexuel ne peut jamais assumer son identité d'homosexuel dans un système axiologique qui opprime cette forme de sexualité anormale. C'est le cas du vieux hadj du roman, un pédéraste qui n'arrive pas à nommer directement son identité d'homosexuel. Le vieillard mentionne cette identité avec culpabilité :

*« Le vieillard ne libéra l'adolescent que lorsqu'il sentit que la distillation alchimique qu'il avait déclenchée, était arrivée à son terme. Se retournant alors lentement et se mettant sur le dos, les jambes toujours écartées comme un baigneur sur une plage, le vieillard poussa un soupir d'aise, puis s'adressa à l'adolescent d'une voix à nouveau douce, affectueuse : - Il ne faut pas m'en vouloir petit, je ne suis pas corrompu de devant (son sexe, énorme mais flasque, s'étalait sur le plancher), mais je suis comme tu vois, corrompu de derrière. »* (Leftah, 2019, 127-128)

Les ébats amoureux de Ba Lhaj montrent que le personnage vit son amour avec Solange sans regret et repentir. La jouissance de Ba Lhaj au sanctuaire de Mmi Rtila souligne le caractère jouissif de l'amour et du sexe. Le narrateur dresse le portrait du père Lhaj : « L'homme pieux qui tomba amoureux d'elle, un sexagénaire, père de famille irréprochable jusque-là, musulman pratiquant et hadj de surcroît, se ruina en bijoux, en cadeaux de toutes sortes, mais Solange demeurait intraitable. » (Leftah, 2019, 98). Le lecteur a même droit à des indications sur l'intimité de Ba Lhaj avec sa femme : « Prononçait les mots de bénédiction canoniques quand il entreprenait de labourer son champ » (Leftah, 2019, 111). L'acte sexuel chez lui est réfléchi et codifié.

D'autres personnages appartenant au domaine du sacré, deviennent membres de la cité profane dans *Au Bonheur des limbes*, à savoir, les Hajjates, anciennes prostituées :

*« Pour certaines chikhates célèbres, avancées en âge, lourdes de luxure passée et de richesse actuelle sous forme de caftans brodés de fils d'or, d'impressionnantes ceintures ciselées dans le même métal et incrustées de pierres précieuses, qui sanglaient leur taille corpulente et ondulante, on faisait précéder aussi leur nom du mot filial de mère. Certaines de ces chikhates effectuaient même un pèlerinage aux lieux saints et, de retour, passaient des chansons libertines au registre des chansons pieuses et de louanges au prophète. Une grande autorité, une sorte d'aura, émanait de ces matrones qui avaient plongé bien loin, bien profond, dans les passions de la cité profane. »* (Leftah, 2019, 132)

Ces anciennes prostituées font référence à une forme ancienne de la prostitution, en l'occurrence la prostitution sacrée, une sorte de pratique sexuelle dans le cadre d'un culte ou d'un rituel. Chez ces matrones, la sexualité est synonyme d'amour, de jouissance et de plaisir. D'ailleurs, pendant leurs visites au sanctuaire de ces anciennes prostituées, les clients sont bien accueillis et semblent venir en pèlerinage à un lieu sacré, c'est dans ce sens qu'il faut lire le passage suivant :

*« Mère Rtila était là, pour prendre vos cimes et vos forfaitures sur son dos, qui se vouât chaque jour un peu plus, pour présider pour vous une nouvelle cérémonie de thé, celle du départ. Pour certains clients, cette cérémonie se transformait en une nouvelle scène inaugurale. Une putain était entrée en trombe dans le salon de réception, venant directement du lit, le corsage à moitié dégrafé et ses cheveux en désordre, le regard vaporeux et les lèvres*

toutes mouillées. À cette apparition, qu'on eût dite celle même de l'Eros dans son plus haut et plus enchanteur désarroi, l'un des clients, qui venait de se rassasier, bandait brusquement ; un désir irrépressible de plonger immédiatement dans cette femme, encore toute humide et lourde de sa jouissance, s'emparait de lui et exigeait sa satisfaction sur-le-champ. C'était comme si l'homme, en plus de celle qu'il se promettait, voulait s'emparer de la jouissance encore toute fraîche de la femelle désemparée, et même, sans qu'il en eût bien conscience, de celle du mâle qui venait de la saillir et de la lancer dans cette course éperdue.

Enfin, Mère Rtila vous accompagnait jusqu'à la porte, de sa démarche de crabe, et vous recommandait de sa voix suave : - N'espacez pas trop vos ziyaras, mon fils. (On désigne aussi par ce terme de ziyara, visite qu'on se rend entre amis ou membres de la famille, celle que certains effectuent périodiquement, au sanctuaire de leur saint préféré). » (Leftah, 2019, 138-139)

Il est temps de dire que le récit dans le roman *Au bonheur des limbes* se déroule dans un lieu unique, en l'occurrence la fosse du bar Don Quichotte. L'espace du bordel est le lieu de profanation par excellence. Il est abhorré et exécré par la morale sociale et la religion islamique. Il est un espace qui se trouve aux antipodes des lieux prescrits et sacrés par la communauté musulmane, un espace propre pour la perte, la transgression, le péché et la corruption. Il se situe en dehors du système des valeurs religieuses, un lieu profane. Mohamed Berrezzouk évoque ce statut du bordel dans la société marocaine musulmane :

« Le bordel s'inscrit en dehors du circuit des valeurs sociales, éthiques et religieuses. Par conséquent, il enfonce cette dualité qui prescrit aux femmes et aux hommes des lieux respectifs, déroge à cette loi qui trace des lignes de démarcation entre les espaces masculins et les espaces féminins et remet en cause l'organisation spatiale bâtie sur la bipartition sexuelle. Les femmes qui s'y trouvent sont toutes frappées par le seau de la honte, du discrédit, de l'exclusion dans la mesure où elles se placent, de gré ou de force, dans une position de rupture avec le rôle assigné à la femme par la communauté holiste. » (Berrezzouk, 2019, 130)

L'espace de Don Quichotte n'appartient pas à toute la communauté, mais exclusivement à un groupe social précis, à savoir, les prostituées, les hommes désireux de sexe, de vin, de jouissance, en somme, ceux qui sont frappés par le seau de l'interdit. Le narrateur, Warda, Solange, Lhadj et le nubien n'appartiennent pas au circuit social normal, mais à une catégorie marginale, une catégorie de frontière, qui se trouve aux confins et aux antipodes de la société.

## **2. L'éloge du profane : célébration de la vie et de la beauté**

L'univers romanesque de Mohamed Leftah s'inscrit dans la filiation de la philosophie de Nietzsche. À l'instar de ce dernier, Leftah prend le parti de l'élément dionysiaque, qui met en valeur l'ivresse, la jouissance primitive de l'instinct, contre l'élément apollinien qui incarne la mesure et la sagesse. Il refuse toute forme de rationalisme intellectualiste et nihiliste. Son écriture associée au vin charrie ivresse, charme, sens, jouissance, amertume, frustration et rébellion. Elle célèbre l'amour, la liberté et l'affranchissement des frontières. Elle lance des projectiles dévastateurs contre les prêcheurs de l'inquisition intellectuelle. Elle dénonce d'une manière virulente les certitudes de cette « cité solaire », fief des inquisiteurs :

« *Le nouveau Chahrayar, le nouveau tyran qui a pris aujourd'hui le visage grimaçant et insoutenable de foules manipulées, fanatisées, hurlantes, t'épargnera-t-il Shérazade ? A la prochaine aube blême, blême sang qui s'annonce ? Leur aube. L'aube noire de Torquemada, du nouveau, de l'éternel Grand Inquisiteur.* » (Leftah, 2019, 26)

La fosse du bar Don Quichotte se présente comme un espace de liberté et d'apprentissage. Leftah joue avec le sacré et le profane. Il prive le sacré de ses dimensions religieuses et transcende le profane. L'écriture devient érotique et sensuelle donnant à voir un entrelacement entre le sacré et le profane : « Allongé auprès du corps de Jeanne inconsciente, le nubien se remémorait les rites anciens. Il se penchait sur la grotte sombre et rouge qui s'ouvrait dans le bas-ventre de sa déesse endormie. Il y buvait à nouveau, comme un enfant, le sang des anciens sacrifices et des renouvellements. » (Leftah, 2019, 79). De ce fait, le lecteur assiste à une sacralisation du profane. Le corps de Jeanne est décrit comme celui d'une déesse antique.

Force est de constater que Mohamed Leftah semble appeler à la transgression des interdits et à la libération du corps. À « la cité solaire » et « aux nouveaux barbares », l'auteur oppose « la fosse », havre de liberté et d'épanouissement : « Cette salle de bar située au sous-sol est en effet une oasis et un havre de liberté. Contre les nouveaux barbares qui veulent interdire le vin, la musique, la caresse des vagues sur les corps dénudés des femmes, le jeu, l'érotisme, le rêve. Cette fosse comme nous l'appelons, est un havre de liberté. » (Leftah, 2019, 22)

Quand les personnages quittent la fosse à la fin du récit, ils se trouvent menacés par la mort, la souffrance, la tristesse. Le sort tragique des personnages féminins de la fosse accélère le rythme et rompt la narration, le départ de Warda de la fosse est un traumatisme que vit le narrateur. De l'autre côté, la maladie de Solange est annonciatrice de l'arrivée proche de la fin du récit de même que le départ de Jeanne le travesti à l'Espagne, cette figure dont l'hybridité est signifiante.

La fosse se transforme en un espace de célébration de la beauté, de la femme, de l'hybride et de la différence. Les femmes du bar Don Quichotte sont assimilées à des déesses de l'amour. Elles jouent un rôle primordial dans le réveil des sens et des désirs chez les hommes. Elles subvertissent la doxa de la société et de la culture fondamentalement patriarcale, masculine. Elles franchissent les hudud (les frontières) physiques (la claustration et l'enfermement) et spirituelles (l'assujettissement de la femme arabe).

Le roman dresse un hymne à la marge, appelle à la destruction des frontières et à la réhabilitation de ceux qui n'ont pas de parole. La femme (être de la marge) est au cœur du roman, les hommes sont secondaires. Le roman met en scène une galerie de femmes : les mères,

les débauchées, les maquerelles et les échantonnées. Le corps de la femme devient un espace de dévoilement. Le roman devient une arme contre « les nouveaux barbares qui veulent interdire le vin, la musique, la caresse des vagues sur les corps dénudés des femmes, le jeu, l'érotisme, le rêve. » (Leftah, 2019, 22)

Le sacré est le domaine du centre, de la doxa, du système des valeurs d'une communauté alors que le profane est celui des marginaux, de ceux qui s'écartent des normes. Dans ce sens, Mohamed Leftah inscrit son écriture dans la filiation des auteurs et poètes qui ont célébré les figures de la marginalité. Ses personnages appartiennent à la marge et à la périphérie. Ce sont des personnages maudits par la machine doxologique. Dans le roman ces personnages sont des héros et des héroïnes. Leurs profanations et leurs écarts des normes sacrées de la société musulmane sont célébrés et chantés : « Je te chanterai, Warda, barmaid maternelle, femme voluptueuse, amante de nuits enchantées et compagne de route fidèle de mes jeunes ' années. Je vous chanterai, noctambules amoureux du sang de singe, éphèbes échantons dont le visage est nimbé d'une grâce immémoriale. » (Leftah, 2019, 17)

Dans cette fosse, le monde profane devient sacré, les personnages s'entourent d'une aura religieuse : « Dans cette fosse, que je qualifierai aussi du terme de catacombe, Warda, prêtresse d'un culte menacé, officie » (Leftah, 2019, 21). Dans un passage, le narrateur décrit l'atmosphère religieuse qui se dégage du personnage de Warda après l'acte charnel : « Mais ce n'était plus l'innocence et l'étonnement d'antan qui nimbaient et auréolaient ce visage ressuscité, mais les cernes mauves et magiques d'une jouissance ignorée jusque-là comme un continent, et brusquement révélée » (Leftah, 2019, 95). Le romancier joue donc avec les deux lexiques : « Le clapotis cristallin de la source qui s'est mise à murmurer, fait taire tout autre bruit dans la fosse soudain recueillie comme un temple » (Leftah, 2019, 65). Ainsi, la fosse, un lieu marginalisé, devient un endroit religieux, limbique et mythologique. Afin de ne pas croire que seul le christianisme constitue la source de l'isotopie du religieux, le narrateur fait appel même aux rites de l'islam : « Comme les croyants qui se lèvent à cette heure les nuits du mois de Ramadan, pour faire provision en vue de la longue journée de jeûne qui les attend, le nubien, muezzin vigilant d'un autre culte, réveillait les convives déjà rassasiés pour d'autres libations et d'autres orgies. » (Leftah, 2019, 73)

Il est primordial de noter que le narrateur évite d'inviter les femmes réelles du livre sacré : « Pour qu'on ne crie pas à la profanation, nous nous contenterons d'inviter dans notre fosse les



trois déesses déchuës. Trois : comme les trois Muses, les trois Grâces, les trois Parques. » (Leftah, 2019, 42). Leftah fait référence aux trois déesses vénérées chez les Arabes de l'époque préislamique et associées au polythéisme arabe : Al-Lat (déesse des métiers et de ceux qui les pratiquent), Al-Ouzza (déesse de la beauté et de l'amour), Manat (déesse du châtiement céleste). Seules ces trois idoles détruites à coup de marteau ont droit de cité. Marie, Eve, Balkis ne sont pas invitées à la fosse, par égard aux susceptibilités qui risquent de produire des mésinterprétations.

*Au bonheur des limbes* fait partie d'une littérature qui célèbre la jouissance, la vie, le plaisir et l'amour, une littérature du « mujûn », comme le dit Abdelwahab Bouhdiba : « Le “*mujûn*”, c'est l'art d'évoquer les choses les plus impudiques et d'en parler de manière si plaisante que l'approche se mue en humour grivois (...) Il est onirisme, vécu collectif et libération par le verbe » (Bouhdiba, 157). En effet, le roman de Leftah s'inscrit largement sous le signe d'une littérature licencieuse et grivoise. À l'instar d'Abou Nouass, Leftah chante le vin, célèbre le corps et exalte l'amour charnel.

Certes, la maison de prostitution, dans un pays musulman, reste un lieu marginalisé, interdit, vu comme un endroit propice à la corruption et la dégradation, mais chez Leftah, elle devient un endroit du bonheur et de l'épanouissement. Cet espace-frontière est évoqué comme un endroit mythologique comme le montrent plusieurs intertextes mythologiques, à titre d'exemple, Minos et Cerbère. De plus, l'évocation des limbes suggère le monde souterrain où logent les dieux chtoniens de la mythologie grecque. L'espace bordélique est sujet et objet de poétisation et de célébration.

### **3. Une écriture de dévoilement et de dénonciation, un programme éthique et esthétique**

L'écriture de Mohamed Leftah déconstruit pour reconstruire. Sa dimension esthétique se double d'une vision éthique. « La cité solaire » dont les membres sont les « Inquisiteurs », les « Torquemada » est responsable de la mort du sacré. Elle incarne l'avènement du ciel, l'apocalypse du profane, la fin d'un monde, celui de la fosse. Fin qui semble de plus en plus précise et inéluctable. Le sacré ne se contente pas d'exister pour les inquisiteurs ou les barbares, il veille à éliminer toute trace du profane : « Le soleil aveuglant d'une Vérité Une révélée une fois pour toutes, sous la voûte d'un ciel incandescent. Ils sont prêts à tuer et à mourir, pour que le règne de ce ciel descende sur terre et l'embrase. » (Leftah, 2019, 23). Si les préceptes religieux n'admettent ni concession ni remise en question, l'être humain dispose de l'entière

liberté de les suivre ou non. Mais pour les barbares, il en est autrement. Tout écart est prohibé : « Son existence était un défi, un scandale, pour ceux qui s'activaient à l'avènement de la cité solaire sans ombre, sans pardon, aux rigoureux partages » (Leftah, 2019, 161)

*Au Bonheur des limbes* se lit comme un roman anticartésien, un roman qui se dresse contre le rationalisme et la pensée unique : « Leur cruauté est sèche, cérébrale, d'un 'rationalisme' délirant, létal. Que nul n'entre, ne descende ici, s'il est géomètre ; arpenteur » (Leftah, 2019, 22), « nous allons ressortir les manuscrits enluminés, qui expriment le versant libertaire et libertin de notre culture, de notre imaginaire fauve et indompté » (Leftah, 2019, 22). En effet, le roman leftahien s'attaque à ceux qui veulent bannir la différence, unifier la vision et la pensée. Au rationalisme, Leftah répond par l'imagination et le rêve. Il est un roman anti-nihiliste dans le sens nietzschéen. Il démolit à coups de marteau les idoles que les « nouveaux-barbares » veulent créer et instaurer :

« Vous êtes, nous sommes précieux aujourd'hui, car nous sommes le chancre et la lie, le pus et la vomissure qui tachent et corrodent, souterrainement, sournoisement, le linceul de pureté et de mort que les nouveaux inquisiteurs veulent étendre sur le corps de la ville ; de la vie. Contre comme des oriflammes, dans le terme et morne ciel de la bigoterie. » (Leftah, 2019, 24)

Le roman de Mohamed Leftah s'inscrit profondément dans une littérature humaniste qui se dresse contre l'intégrisme : « Chiraz s'épanouissant dans le jardin déjà fleuri de leur corsage, leurs gorges déployant en trilles et ramages son impérissable 'Livre des Chansons' Le livre des Délectations et du Plaisir partagé » (Leftah, 2019, 25). Le sacré et le profane se mêlent dans une ivresse fusionnelle permise par une écriture où les frontières s'effacent entre le sacré et le profane. Mohamed Leftah revisite le passé culturel et littéraire pour montrer la part du profane qui accompagne l'identité. Son écriture sublime le profane et célèbre la vie terrestre. Dans *Au bonheur des limbes*, le narrateur insère des mots, des paraboles de sagesses, des tournures aphoristiques, les intertextes pour attaquer la barbarie des inquisiteurs. L'évocation du roman de Kadaré<sup>1</sup> : « Recouvre de drap noir le soleil et la lune, O padichah, les étoiles et la mer : mais elles, du moins, épargne-les » (Leftah, 2019, 156) insiste sur la dénonciation forte des défenseurs de la cité solaire. Décrier le sacré a pour finalité de lever le voile sur la violence de ces « nouveaux barbares », « nouveaux inquisiteurs », « Torquemada », adeptes et membres de la « cité solaire » qui veulent museler la parole, décimer la liberté, censurer la différence et le rêve :

---

<sup>1</sup> Ismail Kadaré (1936-2024) est écrivain albanais, auteur de plusieurs romans : *Le Général de l'armée morte* (1963), *Les Tambours de la pluie* (1970), *Avril brisé* (1978), *Le Dossier H.* (1981), *Le Palais des rêves* (1981).

« Les nouveaux barbares n'ont rien de la fantaisie et du grain de folie, du faste et de la munificence, de la cruauté orgiaque et démesurée, de la solitude aussi et du tragique, de ces grandes figures barbares de l'histoire que furent les Caligula et les Néron. Leur cruauté est sèche, cérébrale, d'un « rationalisme » délirant, légal. Barbares faméliques et frustes, ce n'est pas la lune qu'ils veulent, cette ensorcelante fleur nocturne qu'on trouve dans toutes les mythologies, liée à la fécondité, aux marées des océans et aux menstrues de la femme, cet astre sur le disque duquel l'humanité, depuis des temps immémoriaux, a projeté ses métamorphoses et dans la courbure duquel, a lu comme la métaphore même de sa condition. » (Leftah, 2019, 22)

L'auteur dresse un procès véhément et une critique acerbe aux barbares-inquisiteurs. À « la cité solaire » Leftah répond par le bar et le sexe. L'auteur vilipende et stigmatise l'idéologie qui est au service de l'Etat, la vision machiste et la communauté holiste : « pas de théocratie, roman ; théocratie, pas de roman. » (Leftah, 2019, 5)

Le roman *Au bonheur des limbes* affiche une résistance contre les ostracismes de l'idéologie totalitaire. La dénonciation donne à voir des voix rugissantes qui chantaient l'amour, la liberté et la vie : « Cette salle de bar située au sous-sol est en effet une oasis et un havre de liberté. Contre les nouveaux barbares qui veulent interdire le vin, la musique, la caresse des vagues sur les corps dénudés des femmes, le jeu, l'érotisme, le rêve. » (Leftah, 2019, 25)

L'auteur s'efforce de lever le voile, à travers l'espace du bar, sur une réalité violente, celle des interdits et des tabous. Le roman se révèle comme un combat sans merci contre les « nouveaux barbares », les « inquisiteurs », ceux qui mettent en valeur l'interdit, censurent la différence, l'hybridité, le rêve, le mouvement, le plaisir, ceux qui veulent bâtir à tout prix, une « cité solaire », une « Vérité Unique », prêchent l'absolu et l'idéal.

Il convient de conclure avec Emile Durkheim qui souligne que le sacré est bel et bien une construction sociale qui découle de la manière dont la société projette sur la réalité certaines valeurs afin d'unifier la pensée et assurer la cohésion, bannissant ainsi toute marge de différence.

« Les choses sacrées, ce sont celles dont la société elle-même a élaboré la représentation ; il y entre toute sorte d'états collectifs, de traditions et d'émotions communes, de sentiments qui se rapportent à des objets d'intérêt général, etc., et tous ces éléments sont combinés d'après les lois propres de la mentalité sociale. Les choses profanes, au contraire, ce sont celles que chacun de nous construit avec les données de ses sens et de son expérience ; les idées que nous en avons ont pour matière des impressions individuelles toutes nues, et de là vient qu'elles n'ont pas à nos yeux le même prestige que les précédentes. » (Durkheim, 21-22)

En conclusion, *Au bonheur des limbes* met en lumière la dualité sacré-profane, critiquant le premier et louant le deuxième. Son personnel romanesque est composé de maquereaux, de barmaids, de filles de joie, de déviants sexuels, de marginaux et écartés pour la simple raison qu'ils sont différents. Roman et fosse semblent avoir les mêmes enjeux : afficher un programme à la fois éthique et esthétique par la mise en scène des personnages périphériques et le choix du

roman, comme genre de prédilection : « Le Roman contre la barbarie. Nous n'avons pas d'autres armes » (Leftah, 2019, 27). Le déploiement de la sexualité transgressive se lit comme une excuse pour contester la normativité, un instrument pour critiquer les normes théocratiques et une monstration de la vision hédoniste de l'auteur.

---

#### **BIBLIOGRAPHIE**

- BAÏDA Abdellah, *Mohamed Leftah ou le bonheur des mots*, Casablanca, Tarik Editions, 2009.
- BERREZZOUK Mohamed, *L'espace dans le roman marocain d'expression française*, Tanger, Virgules Editions, 2016.
- BAUDELAIRE Charles, « Spleen », LXXVIII, *Les fleurs du mal*. Paris, Librairie Générale Française, 1999.
- BOUHDIBA Abdelwahab, *La sexualité en Islam*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1979.
- DURKHEIM Emile, « *De la définition des phénomènes religieux* », Funambule.org [en ligne]. Disponible sur : [https://funambule.org/lectures/philo/phenomene\\_religieux\\_Durkheim.pdf](https://funambule.org/lectures/philo/phenomene_religieux_Durkheim.pdf) (consulté le 05/12/2024)
- LEFTAH Mohamed, *Au bonheur des limbes*. Casablanca, Editions la Croisée des Chemins, 2019.
- 

#### **NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR**

Mustapha SLITA est doctorant à la FLLA, Université Ibn Tofail de Kénitra. Il est professeur agrégé des lettres françaises et enseignant aux CPGE de Taza. Il prépare une thèse sur la littérature marocaine de l'extrême contemporain, inscrite à la Faculté des Langues, Lettres et Arts, (Labo) LITTARIP de l'Université Ibn Tofail, Kénitra-Maroc. Il est aussi auteur d'un recueil de poésie intitulé *Les Symbioses brisées*.